

Liste des personnages

Par ordre d'entrée dans le livre

- SÉBASTIEN LECHEVALIER : actuellement diplomate, plus de cinquante ans.
- CLAUDE WATERMAN : dit le petit râblé, bouclé : organisateur des fameuses rencontres du Prieuré de Puyvineux.
- VIVIANE LECHEVALIER : seconde épouse de Sébastien Lechevalier. Vingt-cinq ans.
- JE (UNE FEMME) : quelqu'un dont le nom sera révélé plus tard. Le même âge que l'actrice célèbre.
- THOMAS FÉROÉ : penseur universellement connu par un article foudroyant. Aussi appelé l'homme à la casquette. Entre cinquante et soixante ans.
- PAUL BRAILLE : écrivain.
- SIMON JUDE : ancien professeur d'université. Créateur d'un performant institut privé (sorte d'université payante à l'américaine).
- MARIE-PIERRE FIAT : actrice célèbre. Éternelle belle personne.
- BERTRAND TROIS-RIVIÈRE : juriste. Membre du Tribunal pénal international.
- MARTIN HÉLINSKI : analyste financier, conseiller de fonds de pension importants.
- JACQUES DÉMOND : biologiste toujours nobélisable. Quatre-vingts ans.
- NOUR : jeune fille merveilleuse. Vingt ans.
- IRÈNE WALFRAMM : femme médecin, très âgée.

I
Arrivée

20 août 2002

À droite ou à gauche? À droite, une pancarte indiquait dans une belle allitération pschittiforme: *Parking du Prieuré de Puyvi-neux*. À gauche, l'inscription, en jolie bâtarde indifférente, signalait: *Sentier menant au manoir*. «Manoir ou prieuré? il faudrait savoir», rugit une voix enrhumée. La conductrice prit à gauche.

Le premier à descendre de voiture fut un énergumène fatigué. Il dégringola, plus vite que ne le fait ce paragraphe, un étroit chemin de terre rouge oriental, aboutit dans les bras d'un petit homme râblé, bouclé, lequel balbutia, écrasé par le poids du géant vacillant, des mots de bienvenue avec dedans un nom réduit au croupion: «Tien Lié», entendit-on, ce qui donnait au nom poitevin de Sébastien Lechevalier une consonance vietnamienne usurpée. «Soif, articula péremptoirement le géant, soif», glapit-il si fort qu'il ne laisse qu'à un murmure le soin de décrire son apparence.

Sa figure laide était tavelée des marques d'une petite vérole qu'imprimait dans sa peau chiffonnée le souvenir du milliard de cigarettes que sa vie avait consumé. Cela lui donnait, à tort – il était grisonnant –, l'air décoloré qu'offrent à un visage cils et

sourcils d'albinos. Sébastien, qui avait vécu son adolescence au temps où, dans un *Paris-Match* datant de 57, la réclame vantait la détente que procurait la fumée des Chesterfield (« Votre américaine. Elle est blonde, racée, de bon goût. Elle crée une ambiance agréable et détendue ») avait beaucoup recherché cette détente et venait juste d'apprendre son pouvoir. Il relevait d'une opération – double pontage – où l'on avait gratté sur le gong de ses artères le goudron mortel que le milliard y avait déposé.

Sa figure laide s'alliait à merveille à sa nature coquette, au caractère de son talent, à sa profession. Il était coquet, il possédait (rangé dans sa valise) un papier à lettres fait à façon. Les feuilles d'un jaune délicat portaient uniquement (en haut, à gauche, du bleu turquoise qui est celui des veines apparentes) son adresse et pas son nom qu'il inscrivait dessous au stylo. Il était vêtu de lin blanc-grège, sa taille toujours fine (c'est par l'estomac situé plus haut et la tonsure placée encore plus haut que pèchent les hommes de plus de quarante ans) était pincée d'un gilet. Il était talentueux comme l'est une moissonneuse-batteuse, capable devant un texte, une conversation, une situation compliqués, de les aspirer en vrac et de les livrer liés en gerbes, le grain harmonieusement entassé dans un silo. Il était diplomate.

Après la Suède, la Norvège, la Finlande, il avait récemment été nommé dans la nouvelle Russie. Ses postes antérieurs – auraient-ils été reliés entre eux sur un graphe – traçaient la ligne tremblante qui sort de l'appareil branché sur un pouls défaillant. Devenu diplomate sur le tard, il n'était pourtant pas de ceux, profs en déroute, aigrefins divers, qui ont trouvé là une tangente, une pantoufle à leur pied. Diplomate, il avait vraiment voulu le devenir – un passage dans un cabinet ministériel ayant servi de sas. Il aimait désormais voir les choses de loin, son pays par exemple.

De loin, le nom de France lui inspirait le sentiment de confiance, de paix que donne la respiration d'un malade très

cher, en phase de cancer terminale, qui offre le spectacle d'un sommeil paisible: il va en réchapper. Mais comme dans un roman célèbre, le héros s'est trompé de chambre. Mal dirigé par l'infirmière, il ne veille qu'un inconnu: l'être cher au chevet de qui il accourait est mort hier. C'est ce que pensent ceux qui prétendent que la France n'existe plus. Encore faudrait-il savoir ce qu'ils entendent par France: si c'est un ramassis d'école laïque, de pioupiou tricolores, d'écrivains en chaussons plutôt qu'en chemise, de CGT endiablée, de NRF puissante, d'intellectuels respectés et respectables et de cette lumière jaune sur le beau gris d'un pavé, par exemple parisien, à coup sûr ce pays n'existe plus. Il faut mentionner ici la déploration presque universelle sur la mort de la langue française: le monde parle anglais. Négligeons que c'est un pidgin english qui n'a à l'anglo-américain que le rapport de la chaussure à clou au soulier de vair de Cendrillon et nous pleurerons avec eux. Mais Sébastien Lechevalier n'entre pas dans cette querelle. C'est l'avantage d'être au loin. Ce qu'il veut voir de loin, c'est aussi lui-même. Il estime, s'il y donne une pensée, que ses déboires viennent de s'être tenu trop près. De quoi? Il ne veut plus s'en souvenir.

Vagabond par réforme, sédentaire par nature, il n'aimait pas tant que ça voyager. Vivre à l'étranger ne vous donne pas une âme de globe-trotter. À chaque nouvel endroit il devait se faire au talc et ne pouvait s'en retirer qu'au savon noir, comme de bottes trop ajustées.

Mais il aimait dans ces déplacements le sentiment de présent obligatoire qu'ils entraînent. Le présent a au moins l'avantage de venir à vous la tête sur les épaules et pas comme le fait le passé, en la portant sous son bras. Il y a d'ailleurs à Aix-en-Provence, dans la sacristie – et il suffit de demander à une charmante jeune fille de vous la faire visiter –, un saint décapité qui se balade le chef à la main, saint Mitre. Ce n'était pas le saint de Sébastien.

Avec la nouvelle Russie, la Fédération, qui tournait résolument le dos au passé au point de préférer l'Allemagne à la France et, pour cette raison, chez les nouveaux riches, la marque Lagerfeld à celle de Chanel, Sébastien était servi.

D'ailleurs, son premier interlocuteur, quand il avait pris ses fonctions, historien réputé et influent, ne lui avait-il pas dit – un homme de soixante ans, deux grandes rides de sagesse descendant de part et d'autre du nez : « Vous êtes la civilisation (il entendait : vous, la France), nous sommes la réalité » (il entendait : nous, la Russie). Et Sébastien l'avait préférée ardemment, cette réalité. Oui, celle de la Fédération, le pénible désordre russe, la misère des vieux, l'alcoolisme grand russe des jeunes, le professeur de mathématiques à la retraite mendiant timidement le soir dans les souterrains qui permettent de passer de la rue du Manège à la place de l'Arbat, la déglingue morne, le vice, la corruption, la combine, tout ce sinistre post-socialisme qui montrait moins les crimes du socialisme, d'où ce « post » était mollement tombé, que sa médiocrité. Mais tout ne vaut-il pas mieux que l'idéal ? La démocratie, son difficile apprentissage, disait l'historien, *est* la réalité, ce pourquoi elle est laide et ce pourquoi elle vaut, ajoutait à part lui Sébastien.

Même si le digne homme de soixante ans, l'historien réputé et influent, avait été surpris par Sébastien peu après leur grave entretien courant le long de Nevski Prospect derrière un autobus, aussi insouciant, effronté qu'un jeune fou, et, je ne sais pourquoi, faisant basculer sa gravité dans l'impudence, quand il avait crié à Sébastien cette phrase pourtant éminemment touchante et respectable : « Je vais voir ma petite-fille, ma seule véritable passion. » Laissant un Sébastien qui ne lui en demandait pas tant interloqué, la poignée de sa voiture de fonction avec chauffeur, un Ukrainien tatoué, dans la main. L'impression de tromperie venait du contraste entre un homme assis (l'historien

réputé et disert sur de lourds sujets: la difficile démocratie, cet apprentissage, l'amour énergique pour la nouvelle Russie) et un homme secoué par le pas de course, se succédant sans crier gare. C'était comme si, ayant rencontré un homme portant barbe, Sébastien le surprenait la minute suivante rasé.

La Russie (où Sébastien était arrivé en mars, ensuite retour en France où, tout de même, il avait choisi qu'ait lieu son opération) lui convenait.

Comme lui convenait son métier, le seul dont l'exercice le plus plat mérite le nom de carrière, et qui découpe dans le vaste monde un champ clos, espace nécessaire aux mouvements étudiés, aux passes serrées, aux pesées délicates, qui résumait pour lui l'art de vivre avec style. Son propre passé à lui, Sébastien, en manquait, qui avait été tumultueux et privé de cette sobriété (junonienne) qu'il était bien obligé d'observer désormais: le double pontage lui interdisait le tabac, l'alcool et Dieu merci pas encore les femmes – il venait juste d'en épouser une.

Son passé? Temps des grandes espérances, et aussi bien sûr temps de sa jeunesse. Il ne regrettait pas la sienne. Il regrettait de n'avoir pas celle des «jeunes cons», des «jeunes schnocks» comme il aimait à les appeler pour ne pas laisser rouiller l'expression où, à la place de jeune, il y a «vieux» (schnock). Ah, la merveilleuse connerie des blancs-becs, comme il l'enviait, il les enviait de ne pas être des hommes, de ne porter d'aucune façon le poids du monde sur leurs épaules, d'être simplement des jeunes, c'est-à-dire rien...

Il enviait son jeune assistant («assistant» de nos jours signifie «secrétaire» avec la touche politiquement correcte qui veut qu'aveugle se dise malvoyant) de croire que le monde avait commencé en 1981, était sans référence, sans adhérence.

Tout secrétaire de diplomate qu'il fût, l'assistant ouvrait de grands yeux quand Sébastien, pour une raison ou une autre,

citait un fait compris entre 1917 et 1975, décennies barrées de l'histoire du monde, plus archaïques que le Moyen Âge dépeint par Michelet. Et sans laisser démêler s'il ignorait ces dates et leur signification parce qu'elles lui auraient été détestables, ou si ce qu'il ignorait était par lui décrété insignifiant, l'assistant considérerait, avec tout le respect que professionnellement il lui devait, Sébastien légèrement inférieur de détenir un savoir que lui, l'assistant, n'avait pas.

Et même, je m'en souviens, un jour que, vraiment par distraction et sous un prétexte tout à fait convenable – l'inviter à une manifestation officielle quelconque –, cherchant le livre de l'auteur allemand Enzensberger (Hans Magnus), *Le Bref Été de l'anarchie*, Sébastien avait prononcé le nom de Durruti (un anarchiste espagnol beaucoup lié à la guerre d'Espagne: 1936-1939, crut-il charitable d'expliquer), le très jeune assistant l'avait regardé comme un fou qui se prend pour Napoléon.

Aurait-il eu un peu plus de superbe et moins de nihilisme, j'entends d'ici les glapissements que Sébastien aurait pu pousser: Ce n'est plus l'ignorance qui est un vice, c'est son contraire! Puis, avec l'indulgence que maintenant il ramassait sous le pas d'un cheval – de n'importe quel cheval, eût-il été boiteux: Autrefois, « trente ans avant » n'étaient pas le bout du monde. Oui, mais c'est vrai qu'autrefois, tous les vingt ans, il y avait une guerre. Cela ralentit la faculté oubliante. Et il aurait conclu sincèrement en louant la chance qu'avaient eue, au moins dans nos contrées, deux générations, la sienne et celle de l'assistant, de connaître une durée si exceptionnelle de la paix. Je l'entends d'ici. « Tant mieux! » Il fallait comme d'habitude à ce brave cœur une raison supérieure pour accepter n'importe quoi, la fermeture contraignante d'un bureau de poste et, d'autant plus, le nouveau train du monde.

Je parie qu'ensuite, avec une contrition profonde, il aurait

déclaré: « Pourvu, pourvu qu'il (l'assistant) n'apprenne jamais d'où je sors. S'il savait que j'ai été un fondateur des comités Vietnam de base en 67 et en France, organisateur de comités d'action de quartiers en 68, établi à Renault pour contribuer à l'organisation des ouvriers réfractaires en 70, et ensuite militant, militant. Et pas de ceux qui vont aux manifestations, de ceux qui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, font des réunions, impriment des tracts, discutent avec les gens. Et pas trotskiste en plus, cela, aujourd'hui, est bien porté. Maoïste. Mon Dieu. Épouvantables années. »

Mais Sébastien était à ce point changé, à ce point repentant, jouant si peu double jeu (il faut être deux pour cela et il n'y avait plus personne), que si l'assistant, Louis Martin, natif de Metz, sciences politiques à Lyon et faisant son service militaire – la dernière année de l'existence du service militaire – dans la diplomatie, avait pu plonger en lui et comprendre ses pensées, il n'aurait rien trouvé d'autre qu'un amour chaste, stérile (Sébastien ne pratiquait pas), mais ardent pour les patins à roulettes, l'Internet, la musique portée aux oreilles, les joies du fitness et pour la Carrière.

Au pire, Louis Martin, en cherchant bien, aurait pu repérer un « je-m'en-foutisme » exubérant, la façon dont ceux qui ont connu l'inimaginable montrent une immense indulgence pour le banal et même pour l'abject, d'abord parce qu'il est le cours ordinaire des choses et que chacun est réaliste, ensuite parce que le genre d'hommes auquel appartenait Sébastien porte en lui une réserve d'inouï, dont, bien qu'il le condamne et le regarde avec horreur, il conserve confusément l'orgueil. Sébastien n'est pas de ceux qui, ayant vécu cinq années de travail politique intensif et n'y ayant plus jamais touché depuis (après tout, un homme comme Nazim Hikmet ou n'importe quel autre ont passé leur vie à ce fameux « travail », sans phrase), en font cependant l'Illiade et

surtout l'Odyssée de leur existence, la main sur le tiroir à plumes, prêts à l'occasion à jouer les petits Homère. Car ils sont, si d'aventure les temps anciens revenaient à la mode, ceux qui tout de même ont connu l'Empereur. Vous n'ignorez pas cette blague d'Alphonse Allais (1855-1905) : « Plus ça ira et moins il y aura de centenaires ayant connu l'Empereur » ? Sébastien, lui, connaissait l'Empereur chaque fois qu'il s'enivrait.

Pourtant, Sébastien enviait de bonne foi l'ignorance, l'hédonisme sommaire de l'assistant. Lechevalier, lui, s'était senti comptable de toute l'histoire moderne de l'humanité, d'un XX^e siècle pris en bloc.

Tout cela l'avait quitté comme vous quitte une femme en mettant vos affaires sur le palier. Il n'en parlait que lorsqu'il était ivre, par conséquent assez souvent, parfois dans un patois de nourrice, dans un baragouin tendre, à quoi se mêlaient des grognements dignes du dernier Artaud. Ce qui donnait, portée par la voix de stentor qui était la sienne, une élocution hachée, avec, à la fin des phrases, un jeu de bras ballants, les bras et le ton remontés au début des périodes pour mieux les laisser ensemble tomber ensuite, comme s'il secouait des évidences :

«Croc, hoc... en dépit de la lueur aiguë des plaintes, hic, touïït, truc, sous le nom synthétique de révolution, floc flic, flac... ont passé dans ce dernier siècle non pas de grandes ombres, mais de grandes lumières... La politique, hic hoc, huc, urrouette, vas-y la belle... quand elle porte le nom de Lénine ou de Mao, c'est tout de même autre chose que ce... Réussites terrestres, ces moments par quoi palpita n'importe quel quidam, en jupe ou en chapeau melon non comme membre d'une classe et produit de l'histoire, tâcheron muet ou bavard, mais comme acteur politique... Autour de 68, en France, grand moment qui formula que, sans l'Histoire, sans le parti, on pouvait monter à l'assaut du ciel... » Etc.